جريدة تصويرية فكاهية
مديرها ابو نظارة شاعر الملك
بباريس ٤٩ شارع ريشيه

الاشتراك السنوي ١٠ فرنكات
وبالعلاوة والمجموع السنوي ١٥ فرنك
ترسل للمدير بحوالة على بوستة او بنك



عدده بباريس في شهر شعبان سنة ١٣٢٦

عيد الجلوس السلطاني والدستور العثماني

عيد الجلوس المانوس مثل كل عام . اقمنا افراحه بغاية الحظ باكرام . ودعينا بالعز وطول العمر لامير المؤمنين . وبدوام الدستور والاتحاد وترقي العثمانيين . وعملنا لكم هالرسم وزوقناه بابراج الالوان . يرى فيه الناظر عيد الجلوس في جميع بلاد آل عثمان .

اما داعيكم ابو نظاره لما بلغه امر الدستور . قلبه رقص من نشوة السرور . ورمى فلنسوته الحمراء يا اخواني . وقمطر على راسه طربوشه العثماني . وطلع يجري يا سادة . على دار السعادة . يفرح مع اخوانه العثمانيين . اسلام ونصارى واسرائيليين . وهناك في الجرايد المحلية . نشرت في جمعية الاتحاد والترقي مقالات مدحية وهنيت جلالة مولانا السلطان . على الدستور اللي راح يجعل ممالكه المحروسه من اعظم البلدان . وفي الاستانة العلية . تشرفت بمقابلة الطف وازكى شبان ديارنا المصرية اذكر الكم شيهم منهم باكرام واطلب للباقي منه تعالى العز والدوام . فقدمت نابقة احترامي لسماحة السيد البكري . اللي بكلامه اللذيذ روّق فكري . الله يرحم والده الجليل كنت عنده عزيز . ما كانشي ايامها في بلادنا انكليز . وحظيت ايضاً بمقابلة سعادة محمد عرفي باشا الامير اللطيف . وصديقي الذكي الكامل علي بك فهمي الظريف . والنجيب الاديب ابراهيم بك اباظه المحترم . صاحب الذوق السليم والحلم والكرم . انشاء الله يتحصلوا على القانون الاساسي . ويكون ذلك في العهد العباسي . حتى ينبسط المصري من البيض واسمر . ويشوفوا يوم في الجرائد لاحمر .

(ابو نظاره)

ابو الحرية

وردت لنا هذه الرسالة من صاحب الامضا ونحن ننشرها مصحوبة بالشكر والثنا .

(قال حفظه الله) لست ادري اذا كان يجوز لي ان استبدل اسميك " ابا الحرية " بدل ابي نظارة فانك ان كنت حملت النظارة منذ اعوام . فقد حملتك حب الحرية منذ الفطام . ولم تزل تلتهب غيرة على مصلحة بلادك الاولين . ودافعا عن الاسلام والمسلمين . مناجزا اعداء الحرية ونصراء الاستبداد وعشاق الظلم والعسف والفساد . واشياع الجور والبغي والاستعباد وها قد رأيت حرية آل عثمان رأي العيان . وانت الان تنظرها بنفسك . وتشاهدها بعينك . وقد بلغت امنيتك السامية . ونلت غايتك الشريفة العالية . فهنيئاً لك بما رأيت في دار الخلافه . وانشا الله نراه ايضا في وطنك العزيز يوم يستقبلك المصريون بهتاف الفرح والانتصار . ويرفعون لك اعلام التمجيد والفخار . فانهم لا ينسون انك اول من رفع في سبيل الحق صوته وجود في سبيله لسانه وقلمه . كما انهم يذكرون ما اصابك لاجلهم من احن ومصائب . وما تحملته من ضر ونفي ومتاعب . وقد طالما ضحيت مصلحتك الخاصة في خدمة الاوطان . فمنا عليك الف تحية وسلام

الغزالي اباظه

صح - في هذه الدقيقه السعيدة . وردة لنا بشاره مجيدة . وهي ان سكة حديد الحجاز السلطانية . صار افتتاحها بالمدينة المنورة الاسلامية . والقى في مدحها سعادة علي بك فهمي كامل خطبة رنانة . ثنت عليه منه اجلها جرائد باريز ولوندره والاستانة (II)

LE DÉPART

Constantinople, je te quitte
En saluant ta liberté ;
Ton peuple valeureux mérite
Sa présente félicité.

Tes jeunes Turcs sont admirables
Ils ont terrassé leurs tyrans
Et repris de leurs mains coupables
Tout l'or volé pendant trente ans.

La Turquie est libre et prospère ;
Elle nage dans le bonheur
Pour elle mes vœux, ma prière,
Et pour son Auguste Empereur !

MES SOIXANTE-NEUF ANS

J'ai donc passé sur cette terre
Sain et sauf, soixante-neuf ans.
D'y vivre encor longtemps, j'espère
Pour voir mariés mes chers enfants.

De raconter, j'ai grande envie,
A mes parents, à mes amis,
La longue histoire de ma vie
Où j'ai vaincu tant d'ennemis.

Parfumé de jasmin, de rose,
Dans mon langage oriental
Dont rimer est ainsi la prose
Je ferai ce récit loyal.

* * *

Depuis ma plus tendre jeunesse
Le temps des fleurs et des amours,
Mes confrères parlent sans cesse
De mes écrits, de mes discours.

Ils donnent ma bibliographie
Avec détails à leurs lecteurs
Encadrant ma photographie
Peinte des plus vives couleurs.

Je dois donc à l'aimable presse
Tout le bonheur, tout le succès
Dont mon jeune âge et ma vieillesse
Furent constamment encensés.

Je lui dédie en témoignage
De gratitude, ces quatrains
Dont ma Muse lui fait hommage
L'égayant de ses doux refrains,

Muse, en paroles inutiles,
Ne perds pas ton temps précieux.
Inspire-moi des vers faciles
Qui trouvent grâce à tous les yeux.

Je vais raconter mon histoire
Si pleine de joies et de douleurs.
Car le triomphe et la victoire
M'ont très souvent coûté des pleurs.

1839

Je naquis, ère chrétienne
En trente neuf, au mois d'Avril,
D'une famille égyptienne
Au Caire, sur les bords du Nil.

L'Egypte était alors heureuse ;
Mehemet-Ali la rendait
Sur le champ d'honneur, glorieuse,
Et son royaume s'étendait.

Nos pères, comme nos ancêtres
Vivaient libres, indépendants ;
Tandis que nous, avons des maîtres,
Des maîtres cruels et méchants.

De grâce ! pas de politique !
Ce sujet attriste les cœurs.
Mon histoire est plus sympathique ;
Ecoutez-la, mes chers lecteurs.

* * *

A peine âgé d'une minute ;
Comment le dirais-je en quatrains ?
La sage-femme, vieille brute
Me laissa glisser de ses mains.

Tombant je me fendis la tête
Et mes parents me crurent mort ;
Mais Dieu ne troubla pas la fête
Et sauva leur naissant trésor.

Ce miraculeux sauvetage
Sans pharmacien et sans docteur,
Fut pour mes parents, le présage
Qu'aimé, je serai du Seigneur.

1840

Une année après ma naissance,
L'ophtalmie envahit mes yeux
Pour guérir ce mal, la science
N'a pas de remède sérieux.

Pourtant, malgré ma faible vue,
Je travaille la nuit, le jour
A mon journal, à ma revue
Et, de Dieu, je chante l'amour.

Oui, chers amis, je suis déiste,
Et cette foi me rend heureux,
Je suis aussi poète, artiste.
C'est pourquoi je suis amoureux.

Amoureux du ciel, de la terre
Et des astres du firmament
Dont la belle vue est si chère
A l'écrivain comme au savant.

* * *

J'oublie une chose importante
Dont j'aurais dû parler plus haut
Pourquoi l'Islamisme m'enchante
Et son Coran me semble beau.

« D'avoir un fils ma fille espère,
Dit à ma mère, un vieil Imam
Mais si tu veux en être fière
Il faut le vouer à l'Islam. »

« Que du Coran il étudie
La très pure et très juste loi,
Et que son amour il dédie
A notre culte, à notre foi. »

1850

Elle promit et tint parole
J'appris le saint Coran par cœur
Le livre qui charme et console
Et remplit l'âme de bonheur.

* * *

Pour moi, Coran, Bible, Evangile,
Tous trois sont dignes de respect ;
Car ils prêchent dans leur beau style
L'amour du prochain et la paix.

C'est pourquoi, je parle sans cesse
Aux juifs, Chrétiens et Musulmans
De fraternité, de sagesse
Et leur dis « Soyez tolérants ».

Soutenu par la Providence
Je travaille avec passion
Depuis ma tendre adolescence
Au succès de cette mission.

* * *

J'ai dépassé le nombre mille
De conférences et discours
Tant à la campagne qu'en ville
Et Dieu m'a protégé toujours.

A Paris ainsi qu'à Lisbonne,
J'eus Dom Pedro pour président
L'homme qui porta la couronne
De l'empereur et du savant.

Il m'a dit : « Votre conférence
Nous intéresse en vérité.
Nous admirons votre éloquence,
Apôtre de fraternité. »

Ce titre me fait trouver grâce
Aux yeux de tous les auditeurs,
Et me donne une bonne place
Parmi les premiers orateurs.

Certes, je ne mérite guère
Tant d'honneur. Mais Dieu m'aidera
A m'en rendre digne, j'espère
Et ce titre avec moi, vivra.

* * *

Mais revenons, de mon histoire,
Aux principaux événements
Où la plus petite victoire
M'a causé de cruels tourments.

Je puis dire que dès l'enfance
Mon père me faisait aimer
La poésie et l'éloquence,
Et m'encourageait à rimer.

Espérant devenir poète,
Je travaillais avec ardeur,
Faisant des vers à chaque fête
A mes parents et professeurs.

1852

A treize ans, j'ai fait un poème
En arabe, au Prince Héritier.
Qu'il daigna lire lui même
A mon père, son conseiller.

Et lui dit « Ce panégyrique
Est gracieux quoique enfantin
Son langage est très poétique.
Présentez-nous l'enfant demain ».

A son palais nous nous rendîmes
Et l'accueil fût très cordial
« Nous trouvons très belles tes rimes,
Me dit-il d'un ton amical ».

« La noble main du Prince, embrasse,
Tiens-toi debout, croise les bras
Me dit papa, mais à voix basse
Et don princier tu recevras. »

J'ai refusé net de le faire,
Non par orgueil, mais par fierté.
Il fallait voir mon pauvre père !
Seuls, comme il m'aurait fouetté.

« Qu'avez-vous nous dit Son Altesse ?
Vous ne paraissez pas contents
D'où cette subite tristesse ?
Voyons, dites-le soyez-francs. »

Mon père lui fit tout connaître
Et je lui dis avec dédain :
« Es-tu rabbin ou cheikh ou prêtre ?
Non Pourquoi donc baiser ta main ?

« Je ne suis pas un vil esclave
Je suis né libre et j'ai du cœur ».
Puis j'ajoutais d'une voix grave :
« Je suis poète, ô Monseigneur ».

Ce langage au lieu de déplaire
Enchanta le Prince érudit
Qui fit éloge à mon père
Et pour le réjouir, lui dit :

Qu'un fils pareil, Allah me donne,
Et parfait sera mon bonheur.
Ton fils vaut plus que la couronne
D'un grand Sultan d'un Empereur ».

« Pour être guidé dans la voie
De l'instruction, du progrès,
En Europe, ton fils, envoie
Et nous paierons tous les frais ».

Transporté de grande allégresse
Par cet insten du bienfait,
J'ai baisé la main de l'Altesse.
Mon père alors fut satisfait.

1853

J'étudiais langues et sciences
En Europe, pendant deux ans,
Et l'âme pleine d'espérance
Je retournais chez mes parents.

Plus d'un malheur irréparable
En six mois vint briser mon cœur.
J'ai perdu mon père adorable,
Et puis, mon noble protecteur.

1855

Me voici père de famille
A peine à l'âge de seize ans ;
Mais l'avenir à mes yeux brille
De ses attraits plus séduisants.

Je me voyais dans ma misère,
Poète, orateur, écrivain
Et la jeunesse, de moi, fière
Me proclamant son souverain.

Pourtant je ne fus pas Khédive
Ni même simple gouverneur
Et jusqu'à ce jour, je n'arrive
Qu'à la chaire de professeur.

Cette profession, ma vie
M'a fait gagner jusqu'à présent
Et satisfaire à toute envie
Comme au désir le plus ardent

* * *

Mais parlons des vicissitudes
De ma jeunesse et mes vieux jours.
Hélas ! elles ont été rudes
Surtout celles de mes amours.

Mais ces amours, je les oublie
Car depuis bientôt vingt-cinq ans
Très heureux me rendent Zélie,
Et nos deux bien aimés enfants.

* * *

Parlons donc de choses joyeuses
Pour t'égayer, ami lecteur ;
Car les histoires ennuyeuses
Pourraient gâter ta bonne humeur.

1870

Loin de nous donc les sujets tristes !
Et du Molière Egyptien,
De son théâtre et ses artistes
Parlons un peu, mais parlons bien.

J'eus ce beau titre de Molière
Dont résonnent les bords du Nil
Pour le théâtre, qu'au grand Caire
J'ai pu créer sous Ismaïl

Pour ma scène trente-deux pièces
J'écris et fais représenter
Et les bourgeois et les Altesses
Grâce à Dieu, je sais contenter.

1872

De deux sociétés savantes
Je fus président-fondateur.
Des questions intéressantes
On y traitait avec ardeur.

L'Egypte leur doit la naissance.
De son Parti National.
Les arts, les lettres, la science
Et son progrès commercial.

1876

J'ai fait ensuite un grand voyage.
Ame et cœur, d'amour, rayonnants.
J'avais, à cette époque, l'âge
Jeune et fort de trente-cinq ans.

J'ai visité les capitales
D'Europe avec vif intérêt,
Et dans ces villes principales,
Je fis souvent un long arrêt.

De ce voyage magnifique
Qui cinq cents louis m'a coûté,
Un compte-rendu poétique,
Au Khédive, j'ai présenté.

J'espérais qu'il allait me faire,
Comme toujours, des compliments ;
Mais il me déclara la guerre
Pour mes trop libres sentiments.

« Je ne veux pas qu'on civilise
Mon pays, dit-il en criant,
La liberté démoralise
Tous les bons peuples d'Orient.

« Par tes acteurs, par tes élèves
Par tes discours, par tes écrits,
Mes braves sujets tu soulèves ,
Et surtout par ce manuscrit,

« Où les louanges, tu nous chantes,
Des libres-penseurs d'Occident
Et de leurs femmes mécréantes
Que j'envois à l'enfer ardent.

« Ton manuscrit je le déchire,
Il conduirait ma nation,
Si je lui permets de le lire,
Droit, à la révolution. »

Voici la belle récompense
Que j'eus du Khédive Ismaïl.
Qui, pour assouvir sa vengeance
M'ouvrit les portes de l'exil.

Il m'exila quand ses sicaires
Ne purent pas me supprimer,
Et lorsque ses amis sincères,
De me poursuivre, l'ont blamé.

Mais il est mort, je lui pardonne
Son affreuse méchanceté.
Vive Abbas ! A l'Egypte, il donne
Le bonheur, la prospérité.

1877

L'Abou-Naddara fut la cause
De mon exil ; c'est mon journal
Que je rédige, en vers, en prose
Dans un esprit national.

J'y démasquais la tyrannie
D'Ismaïl sans cesse augmentant,
Du mal il était le génie,
L'émule, il était de Satan.

1878

Après quelques mois d'existence,
Mon bon journal fut supprimé.
Exilé, je choisis la France,
Dont le peuple est mon bien-aimé.

Partant du port d'Alexandrie
J'ai prédi à mes partisans
« Ismaïl, de notre patrie,
Devra sortir après un an ».

Est-ce hasard ou providence ?
Après un an, il abdiqua
Et chassé de sa résidence
Pour l'Italie il s'embarqua.

Depuis, en Afrique, en Asie
On m'appelle « le clairvoyant »
On cherche dans ma poésie
L'annonce d'un fait effrayant.

Mais laissons là ces choses vaines.
Et parlons de mon lieu d'exil
De Paris, des bords de la Seine
Qui devinrent mes bords du Nil.

(A suivre)

ABOU NADDARA.

promesse demeure dans notre bouche, nous en sommes les maîtres; mais aussitôt que nos lèvres la profèrent, nous devenons ses esclaves ». Je suis parti pour la capitale ottomane, où j'ai passé vingt jours, peut-être les plus heureux de ma vie.

Des membres du « *Comité d'Union et Progrès* » me firent le plaisir de me recevoir à la gare et, en me souhaitant la bienvenue, un de leurs doyens m'a dit :

« Nous vous aimons, ô Abou Naddara ; vous n'avez jamais dit un mot désobligeant pour les Jeunes Turcs ni pour les Arméniens ; vous les avez toujours aimés et même aidés de vos conseils ; vous êtes donc notre ami ; vous allez assister à nos réjouissances ; vous êtes un des champions de la Liberté. N'est-ce pas à cause d'elle qu'on vous a exilé d'Egypte ? »

Ces paroles m'ont ému et pour m'en montrer digne, j'ai écrit des articles dans les grands journaux ottomans : « *Le Levant Hérald* » et le « *Stamboul* » où j'ai exprimé mon admiration pour le « *Comité Union et Progrès* » et pour S. M. l'Empereur des Ottomans que l'Europe vient de surnommer : « Le Régénérateur de la Turquie ».

Je vous ai envoyé ces articles, chers confrères et je les reproduit dans mon journal en remerciant les directeurs M. Delbeuf et le Dr Mizzi, ainsi que tous mes aimables confrères des grands journaux turcs et surtout S. E. Djimdet Bey, l'intelligent directeur de l'Ikdam qui a bien voulu me faire un accueil des plus gracieux.

J'aurais voulu que vous fussiez avec moi, chers amis, chaque soir au beau jardin « Les Petits champs » pour assister aux démonstrations enthousiastes des libéraux, vous auriez vu des hommes et des femmes sans distinction de race ni de culte s'embrasser avec transport de joie et crier en extase : « Vive la Constitution ! Vive le Padischah ! Vive le Comité Union et Progrès. Et puis, tous en chœur, chantant l'hymne et la marche de la Constitution.

Ce sont des spectacles grandioses qu'on ne peut décrire et qu'on ne voit pas deux fois dans son existence.

Constantinople est aujourd'hui aussi libre que Paris, Londres et Rome ; il n'y a plus de mouchards, ni d'ennemis de la Liberté.

Il fallait me voir, chers confrères, me mêler à ces manifestations ! La Liberté m'avait rajeuni ; j'embrassais ceux qui m'entouraient, Turcs, Arabes, Persans, Arméniens et Grecs et j'acclamais avec eux l'Auguste Souverain qui est aujourd'hui aussi enthousiaste de la Constitution que ses millions de sujets Musulmans, Chrétiens, et Juifs.

Pour conclure, je crois fermement qu'après cette admirable évolution, la Turquie est appelée, à brève échéance, à tenir une place très brillante parmi les pays civilisés.

Veuillez agréer, chers confrères parisiens, mes très cordiales salutations.

ABOU NADDARA.

LE GRAND AMI DE LA LIBERTÉ

Sous ce titre le « *Stamboul* » le grand journal français de Constantinople publie dans son numéro du 3 août l'article qui suit :

« Les lecteurs du « *Stamboul* » connaissent bien notre vieux confrère égyptien le Cheikh Abou Naddara ; nous leur avons souvent parlé de lui dans nos colonnes.

Il a été le premier à fonder un journal libéral sur les bords du Nil en 1877, journal qui vit encore malgré l'exil de trente ans de son créateur.

Depuis plus d'un demi siècle, Abou-Naddara célèbre dans ses écrits et ses discours la Turquie et la France et glorifie leurs grands hommes politiques et littéraires.

A l'arrivée à Paris de l'heureuse nouvelle de la proclamation de la Constitution ottomane il l'a fêtée avec ses amis turcs et français et il a adhéré au désir de ses confrères de se rendre à Constantinople pour être le témoin oculaire de l'enthousiasme des Ottomans auxquels cette belle Constitution ouvre une ère nouvelle de liberté et de justice.

Il est arrivé, samedi dernier, en notre capitale et fut cordialement reçu à la gare par les champions de la liberté auxquels il a exprimé ses remerciements en les assurant de son dévouement à leur sainte cause.

Nous avons vu ce brave confrère qui porte vaillamment ses quatorze lustres. Ses yeux, hélas ! sont à moitié éteints par l'excessif travail, mais la clarté de son jugement les illumine.

Voici quelques paroles qu'il nous a dites :

« En mettant le pied sur le sol béni de Constantinople, mes yeux furent éblouis par la splendeur des rayons de son éclatante liberté, liberté que j'ai vu briller sur les sympathiques visages de ses habitants.

Les Ottomans ont raison d'aimer leur Souverain constitutionnel. Ils ont raison aussi d'être fiers d'avoir accompli sagement et paisiblement cette émancipation qui rend leur pays aussi libre, aussi heureux et aussi prospère que les contrées civilisées du monde entier

Les Français en général et les Parisiens en particulier sont enchantés et ravis de la Constitution que le Sultan vient d'accorder à ses millions de sujets pour les rendre sans distinction de culte ni de race aussi libres que leur pensée.

Toutes mes sincères félicitations donc au Magnanime Souverain et à sa valeureuse nation, et tous mes compliments fraternels aux journaux locaux de toutes les langues qui éclairent leurs millions de lecteurs par leurs articles que l'amour de la liberté seul inspire ».

Abou Naddara nous a dit tout cela avec une émotion visible. C'est un ami véridique de la Turquie et de la France qu'il appelle « *les deux nations sœurs créées pour s'entendre et s'aimer* ».

Conférences et Discours du Cheikh Abou Naddara

(63me, 64me, 65me et 66me après le 1000)

L'abondance de matière ne nous permet que de citer seulement les fêtes et les banquets où le Cheikh a pris la parole depuis le 15 juillet au 15 septembre. Il a prononcé quatre discours dont nos chers confrères ont rendu compte. Ils ont eu lieu au splendide banquet de *L'Echo du Bonheur* au dîner amical de *L'Athénée de France* au déjeuner égyptien par lequel il a celébré l'auguste anniversaire de l'avènement au trône de S. M. I. le Sultan et à la grande réception de l'Ambassade de Turquie à Paris, où, après avoir célébré l'Empereur constitutionnel des Ottomans, il a dit son ode à la Constitution Ottomane qu'il a publiée sur ses cartes illustrées et distribuée parmi les nombreux assistants.

LA RÉDACTION.

A MES AMIS LES ARMÉNIENS

Exultez ô fils d'Arménie
Vous revoyez la liberté
L'amour, la paix et l'harmonie
Rentrer dans vos belles cités,
Des races expulser les guerres
Et rendre tout le monde frères.

Grâce à la constitution
Par les Jeunes Turcs proclamée
Vous revoyez votre nation
Par tous les peuples, bien aimée
Car Juifs, Chrétiens et Musulmans,
Sont aujourd'hui tous Ottomans.

Amis, oubliez l'ancien régime
Et louez Dieu pour le nouveau,
Dont le gouvernement sublime
Ressucite tous les cerveaux
Vive l'Arménie Ottomane
Et ses deux sœurs, Russes et Persanes.

ABOU NADARRA.

LE VÉTÉRAN DE LA LIBERTÉ

Et maintenant voici l'article de notre grand confrère le « *Levant Herald* » du 11 août, publiant la prose orientale par laquelle le Cheikh Abou Naddara exprime la joie que la Constitution ottomane lui fait éprouver :

« Ce vétéran n'est autre qu'Abou Naddara, le publiciste et conférencier égyptien qui depuis 1855 plaide vaillamment la cause des peuples opprimés et défend leurs droits par la plume et la parole.

Nous apprenons par les journaux de Paris, qu'aussitôt que la nouvelle de la Constitution ottomane parvint à la capitale française, Abou Naddara l'a fêtée avec ses compatriotes et ses amis et le lendemain il prit l'Orient-Express pour notre ville afin de prendre part à nos réjouissances, et de féliciter S. M. I. le Sultan qui proclama la Constitution pour le grand bien de la nation.

Nous avons souhaité la bienvenue à cet infatigable confrère, qui malgré le poids des années, est venu ici pour être témoin oculaire de l'enthousiasme général, afin d'en rendre compte par ses articles aux journaux de Paris auxquels il est si sympathique.

Etant à la veille de son départ, il est venu hier nous rendre visite.

Salih Bey Gourdji, l'ardent Jeune-Turc de Paris, lui organise avec ses amis une conférence sur la Constitution ottomane et ses bienfaits. Pour adhérer à notre désir, Abou Naddara nous a donné un article dans son style oriental dont nous extrayons ces quelques passages :

« O éloquence de mes illustres maîtres, écrivains, poètes et orateurs arabes, viens à mon secours afin que je puisse exprimer à mes frères ottomans la joie que j'éprouve en voyant Constantinople, ce vénéré siège de Seigneurie et de la félicité éclairé par les rayons splendides de la liberté qui brille sur les visages sympathiques de ses enfants magnanimes et généreux.

L'empire ottoman est aujourd'hui la patrie de la Liberté, le pays de l'Egalité et le Foyer de la Fraternité.

Cette devise sacrée le guide dans l'âpre sentier de l'honneur et de la vertu qui conduit au temple de la vérité.

Courage, ô mes chers Ottomans ; marchez, marchez dans la voie fleurie de la civilisation que votre auguste souverain vous a ouverte par la belle Constitution qu'il vient de vous accorder pour votre bonheur et votre prospérité et pour la grandeur et le triomphe de ses Etats.

L'empire ottoman constitutionnel a repris sa place dans le concert des grandes puissances des deux mondes, grâce à sa jeunesse qui vient de le régénérer par sa sagesse et son amour de la paix et de l'ordre.

Je retourne à Paris, ô mes jeunes amis, en emportant avec moi le souvenir parfumé de rose et de jasmin de votre évolution qui vous attire l'admiration universelle.

Vivez heureux, et jouissez de la liberté que vous possédez. Vous avez un bel avenir devant vous, soyez-en dignes par votre tolérance, par votre amour de l'humanité.

Que Dieu exauce les vœux que mon âme élève au ciel pour la longévité de votre Monarque constitutionnel et votre félicité.

Votre vieil ami, ABOU NADDARA. »

Ces quelques passages que le « *Levant Herald* » extrait de l'article du Cheikh ont inspiré à un éminent confrère Anglais un article sur « *L'Ere Nouvelle* » que la Constitution ouvre a l'empire ottoman et ce qu'il faut faire pour assurer le bonheur et la prospérité du pays. Cet article, qui a paru au même journal le 12 août, commence ainsi :

Monsieur le Directeur du « *Levant Herald* »,

Comme Anglais résidant dans votre cité, je m'intéresse à votre pays particulièrement dans les circonstances actuelles de son histoire, ainsi qu'à la lettre écrite par mon vénéré Confrère Abou Naddara dans votre journal accrédité d'aujourd'hui exprimant tous les sentiments que je ressens comme lui. L'opinion de tous ceux qui liront son article sera certainement que son écrit est le fruit d'une longue expérience du genre humain en général et en particulier de la diplomatie. Abou Naddara a été en contact étroit avec la grande cause de la fraternité humaine. »

Etc., etc.

Notre Directeur Abou Naddara loué et complimenté par un grand journaliste anglais, c'est le comble de la politique.

MES SINCÈRES REMERCIEMENTS

1° A mes très aimables confrères français, turcs et arabes qui ont eu l'amabilité de consacrer des gracieux écho et entrefilets à mon voyage à Constantinople et à publier les articles que la joie de voir fêter et célébrer la Constitution Ottomane m'a inspirés.

2° A la respectable direction de la Compagnie des Wagons-lits, tant à Paris qu'à Constantinople pour les égards qu'elles ont eu pour moi pendant l'aller et le retour où j'ai été traité avec les soins les plus touchants.

3° Au gérant et aux employés du Khedivial Palace Hotel, ce beau rendez-vous de la haute société des Egyptiens, des Syriens et des Helènes.

Dans ce grand hotel de Pera, tout fait plaisir, chambres spacieuses et commodes, repas exquis et prix modérés.

Ce n'est pas pour lui faire une réclame que je dis cela ; mais pour lui exprimer ma satisfaction de la bonne manière qu'il a envers ses voyageurs.

A. N.

JOURNAL ORIENTAL ILLUSTRÉ
Directeur et Rédacteur en chef :
Le Cheikh J. SANUA ABOU NADDARA
48, rue Richer, PARIS

N° 5. — SEPTEMBRE 1908.
Abonnements : 1 an. . fr. 10 »
Avec suppléments et album annuel . . . . fr. 15 »



"L'Abou Naddara", "l'Attawadod" et l'Almonsef" réunis. — Pour toutes communications et demandes d'abonnements, s'adresser au Directeur du Journal.

ODE A LA CONSTITUTION

dite à la réception de l'Ambassade de Turquie à Paris, le 1er septembre 1908, à l'occasion du 33e Auguste Anniversaire de l'avènement au trône de S. M. I. le Sultan Abd-ul-Hamid Khan II.

Vas à Stamboul si tu veux voir
L'enthousiasme populaire;
On acclame matin et soir
La Liberté qui nous est chère,
La Justice et l'Egalité.
Noble devise en vérité!

Vive le Padischah, on crie,
Du pays, régénérateur!
Sa Constitution chérie
Nous réjouit l'âme et le cœur
Et nous ouvre une ère nouvelle
Qui rend notre *Etoile* plus belle.

Quelle heureuse évolution,
Sans bruit, sans désordre accomplie!
Vive la Constitution
Qui fraternellement nous lie!
Vivent nos lois, nos droits sacrés !
Vive l'Union et Progrès !

Mon Voyage à Constantinople et l'Auguste Anniversaire de l'Empereur des Ottomans

Ainsi qu'on le verra par les articles reproduits ci-dessous et extraits des journaux turcs et français à peine la nouvelle de la proclamation de la Constitution ottomane fut-elle arrivée à Paris, que je la fêtai avec mes amis et compatriotes et le lendemain je suis parti pour Constantinople pour prendre part aux réjouissances populaires. L'accueil que les jeunes Ottomans et mes confrères turcs et français m'ont fait fut très gracieux et très cordial. Je me suis rendu au Palais et j'ai fait déposer aux pieds du trône impérial mes sincères félicitations à Sa Majesté, qui daigna m'exprimer sa haute satisfaction et ses remerciements. J'ai visité mon éminent ami S. A. le prince Riza-Khan, ambassadeur de Perse, qui a bien voulu me rendre la visite.

J'ai passé des heures heureuses au Palais du Maréchal Fuad-Pacha, qui vient de subir sept années d'exil et qui rentre à Constantinople acclamé avec un indicible enthousiasme. J'ai reçu à la gare avec de nombreux Egyptiens notre bien-aimé Khédive Abbas qui, nous l'espérons tous, accordera bientôt la Constitution à la Vallée du Nil. J'ai passé trois semaines sur les bords fleuris du Bosphore où j'ai écrit les vers qu'on va lire et les articles que je reproduis ici des grands journaux français et turcs de la capitale. Avant de quitter Constantinople, j'ai eu l'honneur de présenter mes félicitations à S. E. Naoum Pacha, notre nouvel ambassadeur, dont je parlerai longuement dans mon prochain numéro.

A mon retour à Paris, j'ai rendu compte à mes confrères de mes heureuses impressions de voyage, et le 1er septembre nous célébrâmes par un repas égyptien l'Auguste Anniversaire de l'avènement au trône de S. M. l'Empereur des Ottomans, à la suite duquel nous nous rendîmes à l'Ambassade où S. E. Moukejeddin Bey, le sympathique chargé d'affaires, nous fit un aimable accueil et a bien voulu m'exprimer sa satisfaction de mon allocution en l'honneur de Sa Majesté et de mon Ode à la Constitution, qu'on vient de lire. A. N.



البيان عن الرسم في مقالة يوم عيد الجلوس السلطاني ...... «

Les Ottomans sans distinction de race ni de culte célébrant l'anniversaire de leur Souverain bien-aimé.

Grands écrivains, exquis poètes,
Par vos écrits et par vos chants
Rendez compte des belles fêtes
Des Patriotes ottomans.

Dites dans vos chansons suaves,
Dans vos discours si pleins d'ardeur
Combien les Jeunes-Turcs sont braves
Et combien noble et beau leur cœur.

Je suis vieux ; ma plume et ma lyre
Sont faibles ; je ne puis chanter
Les Jeunes-Turcs que tant j'admire
Pour leur amour de liberté.

Je fais des vœux pour leur Patrie
Que j'aime depuis cinquante ans.
Des fils d'Egypte, elle est chérie.
Vivent les jeunes Ottomans !

VIVE LA CONSTITUTION OTTOMANE

A mes chers confrères parisiens

Salut, vaillants publicistes, écrivains distingués et patriotes sincères !

Que la santé, le bonheur et la prospérité parsème de roses et de jasmins le long sentier de votre existence et que le succès couronne toutes vos entreprises !

Ma faible langue ne pourra jamais exprimer ma reconnaissance envers vous

Ne me traitez-vous pas toujours en frère ? Ne m'encouragez-vous pas par vos gracieux entrefilets et vos articles élogieux à continuer la lutte contre les oppresseurs de ma patrie, à défendre par la plume et par la parole les droits sacrés de ma nation et à prêcher la liberté ?

Oui, mes chers amis, vous avez fait et faites encore tout cela pour le proscrit égyptien et c'est grâce à votre amour fraternel que depuis trente ans que je suis l'hote de la France, je trouve moins amer le pain de l'exil.

C'est donc un devoir pour moi de faire connaître à mes frères d'Orient votre glorieuse histoire et ses héros et votre riche littérature et ses hommes de génie. Je dois aussi adhérer à tous vos désirs.

A peine l'heureuse nouvelle de la proclamation de la Constitution ottomane arriva-t-elle à Paris, que plusieurs d'entre vous, chers confrères, m'ont tenu à peu près ce langage :

« Cheikh, vous qui aimez tant les Turcs et connaissez leurs mœurs et leurs idées, vous devriez aller passer quelques jours à Constantinople et nous communiquer vos impressions et ce que pensent les Ottomans de la Constitution afin que nous soyons réellement renseignés. »

Je vous ai promis de le faire, et fidèle au dicton turc : « Tant que la

PARIS IMP. G. LEFEBVRE, 5 & 7 RUE CLAUDE VELLEFAUX

Tirage justifié : 15.000. — *Le Gérant* : G. Lefebvre

T. S. V. P.